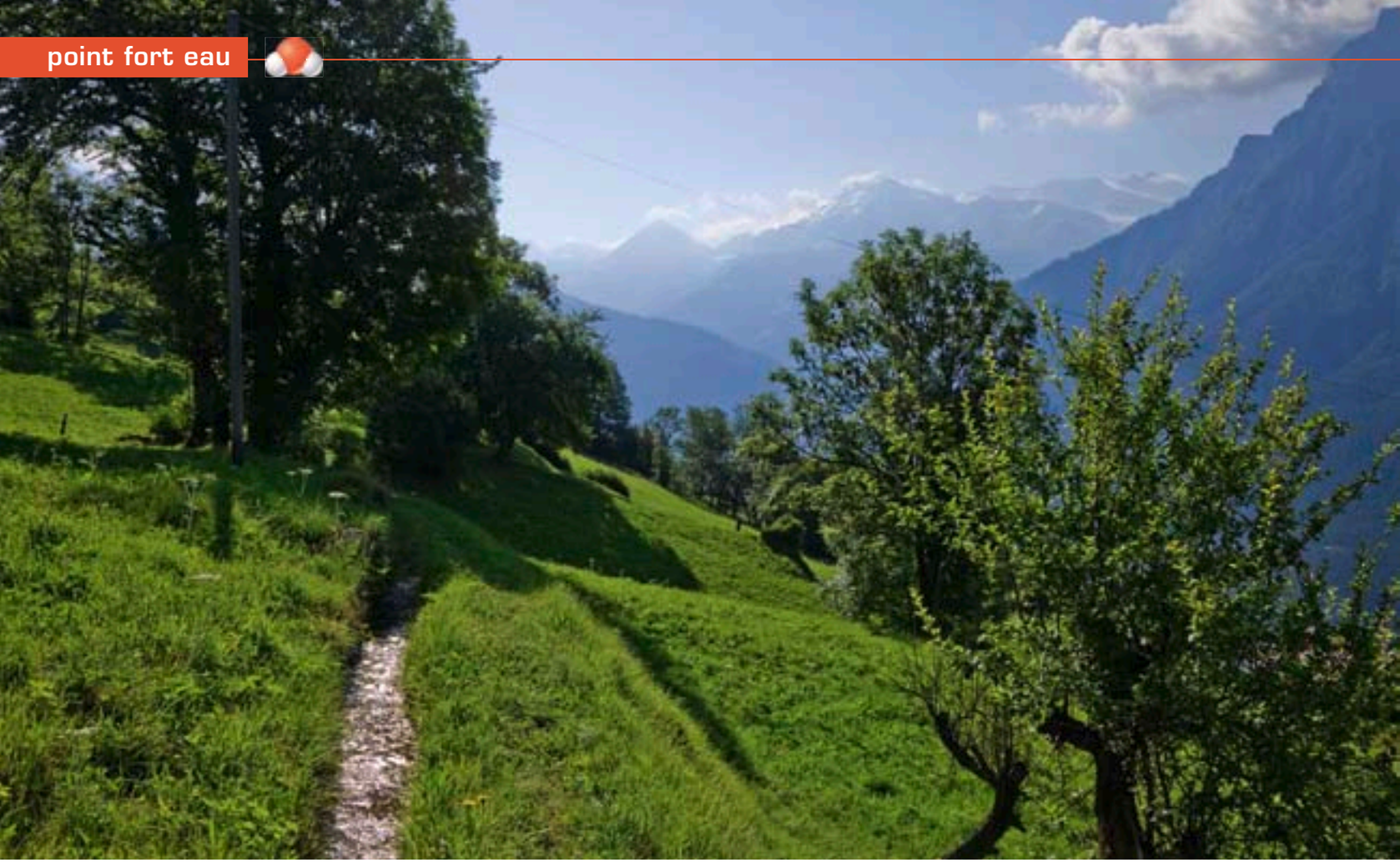

Démocratiques et écologiques

En Valais, les paysans utilisent depuis le Moyen Age des canaux pour irriguer leurs prairies sèches de montagne. Il existe de nombreux arguments en faveur de leur conservation.

PAR ORI SCHIPPER

PHOTOS THOMAS ANDENMATTEN

C'est une journée idéale pour une excursion en Valais : le soleil brille dans un ciel sans nuages. Un air léger souffle alors que nous entreprenons l'ascension du versant sud, au-dessus de Birgisch, pour nous rendre aux bisses « Grossa » et « Obersta ». Nous nous faisons inopinément doucher en cours de route : le « radar » de l'une des innombrables têtes d'arrosage qui parsèment les prés a capté notre passage.

Aujourd'hui, ce genre de dispositif équipe la plupart des prairies de montagne valaisannes, chaque tête assurant un arrosage uniforme sur un rayon d'environ 15 mètres. Grâce à ce système, l'herbe pousse vite et les paysans récoltent davantage de foin. Mais tout le monde ne se réjouit pas de cette évolution. « Il règne une grande homogénéité dans ces prairies grasses, explique Raimund Rodewald, chef d'un projet de recherche qui vise à mettre en évidence l'importance des canaux d'irrigation pour la biodiversité et le tourisme. Les prairies irriguées de manière traditionnelle, en revanche, présentent une alternance d'endroits humides et secs, car l'eau y ruisselle dans de petites rigoles zigzagantes. » En tant que directeur de la Fondation suisse pour la protection et l'aménagement du paysage, Raimund Rodewald s'engage en faveur de la conservation de la diversité des paysages cultivés. « Des prairies grasses, on en trouve partout en Suisse, poursuit-il. Alors que ce type de mosaïque n'existe qu'ici. C'est cette diversité qui fait le Valais. »

A Birgisch, l'eau qui approvisionne les dispositifs modernes d'arrosage comme les canaux traditionnels d'irrigation est captée dans le Mundbach, un ruisseau qui coule vers la vallée du Rhône en contrebas, deux kilomètres plus à l'ouest. Au Moyen Age déjà, les paysans des versants sud de l'étroit Gredetschtal cherchaient à rediriger l'eau du Mundbach vers leurs prairies. C'est pour accéder au précieux liquide qu'ils ont uni leurs forces en collectifs appelés consortages.

Les agriculteurs ont surmonté les défis et réalisé des ouvrages impressionnants : les bisses, des canaux ouverts qui acheminent l'eau à même le versant, sur plusieurs kilomètres, jusqu'au site voulu, en empruntant parfois des passages spectaculaires au milieu des gorges. Pour évi-

Irrigation traditionnelle en Valais : le bisse « Grossa » au-dessus de Birgisch (à gauche). Au-dessus, une barrière qui n'est plus utilisée et, à droite, un répartiteur d'eau. Page 10 : avant de baigner la prairie, le bisse est d'abord retenu.

ter qu'elle ne s'échappe en direction de la vallée, les paysans ont installé, voilà déjà des siècles, des empierrements appelés « Tretschbords » sur le bord des bisses côté pente. Dans ce terme, on retrouve le mot italien « treccia » (tresse) : les plaques d'ardoise fichées de biais dans la terre sont « nattées » d'herbe pilée et de mousse. « Cela témoigne d'un grand savoir-faire artisanal, commente Raimund Rodewald. Très peu de gens le maîtrisent encore aujourd'hui. »

Juste répartition

Mais d'autres raisons font que des portions entières du « Grossa » ne clapotent plus de manière aussi pittoresque dans le paysage. Au-dessus d'un lotissement de logements de vacances, le canal disparaît dans un conduit de béton souterrain – pour des raisons de sécurité, afin que les propriétaires des bâtiments n'aient pas à craindre des dégâts d'eau. Sur cette portion, on ne prélève plus d'eau pour l'irrigation. Le consortage du « Grossa » a donc réduit d'autant le nombre de « poses ». Le terme désigne l'unité de mesure qu'utilisent les paysans depuis le Moyen Age pour régler la quantité d'eau revenant à chaque consort, de même que le moment où ce dernier peut en disposer. La logique de ce système autogéré de distribution séduit par sa simplicité : toutes les prairies baignées par le canal doivent recevoir la même quantité d'eau pour une juste répartition. Si quelqu'un installe un barrage et détourne l'eau excédentaire vers ses prairies, cette dernière manque à ce moment-là pour les autres. Ainsi, tous les consorts se voient attribuer, l'un après l'autre, un laps de temps pendant lequel ils sont les seuls à pouvoir prélever l'eau dans le bisse. Lorsque les prairies qui se trouvent au bout du canal ont été irriguées, c'est à nouveau le premier, au début du parcours, qui peut se servir pendant quelques heures. Mises ensemble, les « poses » forment un tournus de deux semaines, explique Beat Imhof, président du consortage « Grossa ». Un tournus auquel tous tiennent aujourd'hui encore, qu'ils irriguent ou non leurs prairies, précise-t-il encore. L'entretien des bisses est réglé lui aussi de manière communautaire. Au printemps, avant que le tournus ne commence, les membres du consortage débarrassent le canal du sable, des pierres et des matières végétales qui l'obstruent afin que l'eau ne rencontre plus d'obstacles. Jusqu'à la fin de la période d'arrosage, le « gardien » veille à ce qu'elle parvienne sans encombre à destination. Elinor Ostrom, lauréate du prix Nobel

La Suisse, un château d'eau

L'air marin humide se condense au-dessus des Alpes. Conséquence : en Suisse, il pleut et neige plus fréquemment que la moyenne. Deux tiers de ces précipitations aboutissent dans les cours d'eau des pays limitrophes, ce qui vaut à la Suisse sa réputation de château d'eau de l'Europe. L'importance de ce dernier apparaît encore plus clairement lorsqu'on observe les variations saisonnières des débits. En hiver, une importante partie de l'eau gèle chez nous et n'atteint les pays voisins qu'après la fonte des neiges, lorsqu'ils ont le plus besoin d'eau. **ori**

d'économie, est fascinée par ces règles établies il y a des siècles. Issues de la coopération paysanne, elles fonctionnent encore aujourd'hui. Ses recherches sur les bisses du Valais étayent sa thèse selon laquelle, à long terme, les ressources naturelles sont mieux exploitées lorsqu'elles appartiennent à une coopérative autogérée plutôt que quand elles sont aux mains de l'économie privée ou de l'Etat.

Ecologie et tourisme

Telles sont les réflexions sur lesquelles s'appuie Raimund Rodewald lorsqu'il parle de l'importance socio-historique de ces canaux. «Mais les bisses nous intéressent aussi par la valeur écologique et touristique», poursuit-il. On sait depuis longtemps que l'eau qui s'infiltre dans le sol en cours d'acheminement profite à la forêt. En revanche, les données concernant les prairies sont minces. De par son métier, Raimund Rodewald a affaire avec les bisses depuis vingt ans. Aujourd'hui, il est heureux d'avoir l'occasion, grâce à ce projet de recherche, «d'approfondir le sujet et d'étayer quelques suppositions de longue date avec des données solides».

Les deux doctorants en charge dudit projet n'ont pas encore terminé leurs relevés, mais les premiers résultats semblent confirmer que les prairies irriguées de manière traditionnelle abritent plus d'espèces dans leur profusion de biotopes. Raimund Rodewald n'estime pas pour autant qu'il faille empêcher les paysans d'utiliser des têtes d'arrosage. Ce serait irréaliste, admet-il. Mais il espère que la mixité perdurera à l'avenir aussi, et que les prairies qui se prêtent mal à l'arrosage moderne continueront d'être irriguées de manière traditionnelle.

Enfin, qu'entend-il par exploitation touristique des bisses? Les chemins pédestres le long des canaux, comme celui de l'«Obersta», sont appréciés du public: ils sont faciles à parcourir et la vue y est souvent belle. Contrairement à la «Grossa», on voit tout de suite que l'«Obersta» fait l'objet d'une exploitation touristique, souligne Raimund Rodewald. Des murs de pierre sèche soigneusement entretenus ponctuent un sentier pédestre bien signalisé, comblent les fissures dans la roche ou consolident le canal côté vallée. Les pouvoirs publics ont beaucoup investi ici. Mais les ressources communautaires ne suffisent plus pour le «Grossa» et les autres bisses. Le problème des consortages est que nombre de consorts n'exploitent plus leur terrain eux-mêmes mais l'afferment à d'autres paysans qui ne se sentent pas responsables de l'entretien des canaux. Cette situation affaiblit les consortages, explique Raimund Rodewald. Beat Imhof confirme, lui qui avoue vivre ses tâches de président «moins comme un honneur que comme une corvée». Le public doit endosser davantage de responsabilités si l'on veut assurer l'avenir des canaux, conclut ce dernier.

Les bisses ont une valeur touristique.

Protection du paysage

Un point de vue que partage Raimund Rodewald. Son espoir: que les résultats de son projet de recherche renforcent la renommée de ces canaux d'irrigation historiques. Si ses collègues et lui réussissent à montrer que les bisses sont non seulement un modèle exemplaire de partage démocratique de l'eau, mais en plus un facteur important de protection du paysage et de conservation de la biodiversité, ils disposeront de motifs convaincants pour que les paysans valaisans ne se focalisent pas uniquement sur un rendement maximum. Toutefois, cela ne sera possible, insiste-t-il, que moyennant une adaptation des paiements directs pour mieux rétribuer les autres prestations. «Les paiements directs sont le seul instrument dont nous disposions pour nager contre le «courant économique», affirme-t-il. ■